

---

Olivier Larizza, *La condition solitaire*, Éditions Andersen, Paris, 2023.

---

Prodige de la littérature, Olivier Larizza est un allègre quadragénaire, prosateur et conteur hors pair (un de ses ouvrages est devenu un best-seller avec des chiffres de vente impressionnants !) qui enseigne à l'université de Toulon mais revient fréquemment en Alsace où il possède aussi un pied-à-terre en forme de nid de cigogne qui lui permet d'humer le bon air alsacien et de se ressourcer. Depuis quelques années, il publie un cycle poétique qui se termine par *La condition solitaire* qualifiée « d'aussi éblouissante que crépusculaire ». En ouvrant ce livre, je suis touché, ému, par cette dédicace qu'il m'offre comme une aubade à une (déjà) vieille amitié : « *À mon ami, roseau de lumière dans la forêt des livres et du sombre monde* ». Et déjà la poésie affleure dans ses quelques mots qu'il glisse sur la générosité d'une page de garde. La lecture de sa préface déborde d'espièglerie, d'humour et d'humeur, comme s'il s'agissait d'une pièce de littérature : « *ouvrir un recueil de poèmes c'est un peu comme se rendre chez un hôte aussi accueillant & mystérieux que ce cher Alex.* » Plus avant, Larizza se confie que « *le poème est aussi un rébus, il invite – peut-être plus que toute autre forme de littérature – à un jeu* ». En commençant à déguster ces poèmes en forme de journaux et de confidences, je suis étonné et charmé par les abondantes notes et les renvois qui constituent d'incroyables pièces de littérature. C'est là que je retrouve l'esprit vagabond et le talent protéiforme d'un écrivain surprenant qui se délecte de ses décalages et contre-pieds. Le poète lâche, au détour d'un feuillet, que « *Toute page blanche est une illusion / cachant les brouillons d'un amour perdu* ». Varois d'adoption (« *je me sentais SDF par conviction : sans destinée fixe* »), il fait souvent référence au Mourillon, ce quartier situé à Toulon « *où tout est luxe calme & jazz à volonté* ». Notre ami croque, non il dévore, la vie à pleins poumons, tel un bourlingueur épicurien. L'humour et la jonglerie verbale y sont constants : « *et qu'il faut savoir saisir au vol à l'instant T l'arbitraire / qui transformera l'hiver en été – oh cela m'automnera toujours !* » Notre toujours jeune écrivain charmeur se confie : « *mais en ce jour qui comptait si peu je pétais la forme (toujours fringant malgré mes 45 balais)* » et plus loin de compléter : « *l'âge ne servait qu'à / se sentir moins vieux* ».

Les *Notes Bonus* en fin de volume constituent un exercice de style remarquable, presque de petites nouvelles dont on se délecte, entre le journal, la fable et le texte en prose. Ainsi, se demande-t-on si Olivier Larizza n'a pas inventé une nouvelle forme. Quant au poème intitulé *La plage du Fort Saint-Louis*, l'auteur avoue à ses lecteurs (ébahis) l'avoir « *écrit debout, ma feuille posée sur un grand tonneau en bois* », faisant référence à la chanson de Michel Berger.

Oui, Olivier Larizza s'amuse comme un maître d'œuvre et architecte du verbe. On reste pantois et admiratif. Le voilà – qui sait ? – entré de plain-pied dans le pantalon de la gloire ou plutôt le panthéon...